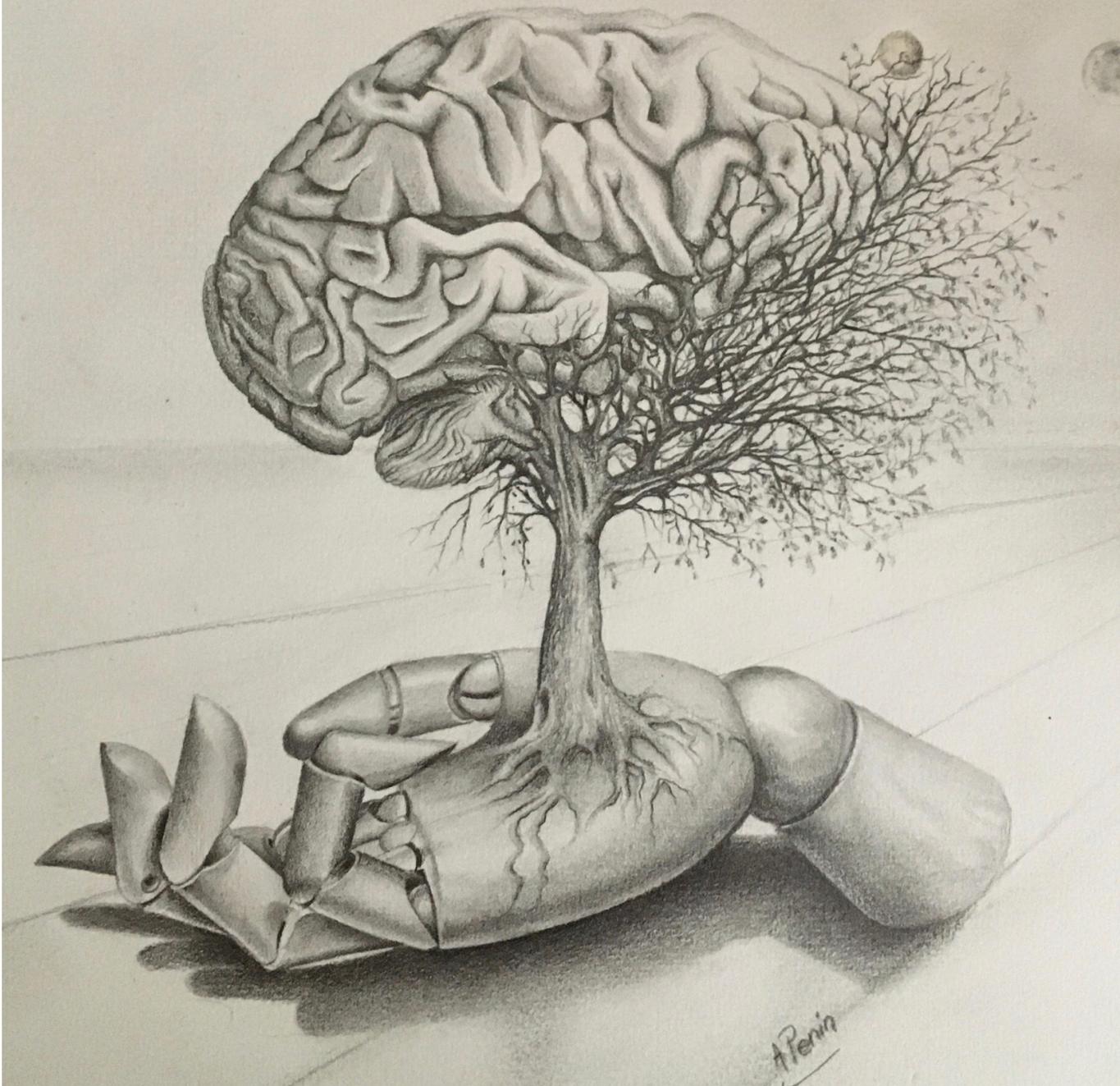


BRUNO SALAZARD

*L'Éternité
et deux mains*



Bruno Salazard

L'Éternité et deux
mains

© Bruno Salazard, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5765-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tes gestes m'ont obligé à écrire sous l'arbre. Ton parfum d'homme libre m'accompagne.

Chapitre 1

3 décembre 2023. Hôpital du Mont Sinai, New York.

Les sirènes d'ambulances hurlent dans la nuit. Un véhicule blanc et rouge de la FDNY fonce vers le portail de la maternité. Mary est transportée sur un brancard, la couverture tendue dévoilant un ventre délicieusement arrondi, témoignage de cet amour passionnel avec Boris, rencontré deux ans plus tôt dans Brooklyn.

C'était la réunion mensuelle d'un collectif alternatif, animé par un ancien professeur de philosophie de l'université du 5 Washington Place. Première participation pour Mary, Boris étant un des piliers de l'équipe. Les premiers regards, l'échange, les nuits de discussion sur l'état de leur vie, et l'envie rapide d'un chemin alternatif commun. Ce fut le départ au sein d'une communauté, un écovillage de Virginie. Un an de vie partagée, de réflexion sur la décadence des valeurs de cette Amérique que leurs parents embellissaient au quotidien. La simplicité gestuelle, la proximité avec la Nature, le rejet de la possession, terme terrible à leurs oreilles, symbole de la consommation instantanée, de la perte du bâti, de la construction. Les voilà en 2022 sur le chemin existentiel de Thoreau, plongeant corps et âme dans la sobriété naturelle.

Mary qui peint et sculpte de manière obsessionnelle, tôt le matin, tard le soir, quand les tâches communes sont réalisées. Boris qui chasse, pêche, taille le bois pour agrandir l'espace aménagé de la communauté. Boris, qui a laissé son poste d'enseignant en histoire au cœur de Manhattan, parle de retour à la vie ancestrale, s'épanouit dans les tâches qui firent la première existence de son grand-père, en Biélorussie, avant sa migration vers le rêve américain. Boris avait étudié les mouvements alternatifs des années soixante-dix, l'émancipation d'une jeunesse que la technologie et la consommation heurtaient. Mais n'était-ce pas que l'illusion d'enfants des villes à la recherche d'un paradis perdu ? Cinquante ans plus tard, l'accroissement de la population rendait les villes d'Amérique invivables. Les liens sociaux s'évaporaient. Les citoyens avaient perdu l'autonomie de gestion de la vie quotidienne, s'arcbutant sur les assurances, la technologie, la justice pour ne pas assumer une parole, une panne, une erreur. Et, l'honneur d'être humain perdu, se pavanaient dans de belles voitures, un

téléphone et une montre solidement accrochés à un corps trop grand, fragile, dont la médecine prolongeait les organes. L'autonomie affective, apprise dans la lenteur, l'émancipation, la grandeur de la Nature, faisait place à une dépendance. Dépendance à une sexualité pornographique, à des relations éphémères décrites avec emphase pour camoufler la peur de la solitude, du vide, de l'ennui.

Cette année en Virginie fut-elle un échec ? Jamais ils ne prononcèrent ce mot, mais après quelques mois, l'absolu qu'ils recherchaient ressemblait à un horizon inaccessible, une lumière lointaine que les rapports humains quotidiens éteignaient. Le sourire du matin marquait une hypocrisie que venait juste tempérer la peinture pour Mary, le contact avec les arbres pour Boris. Thoreau avait-il connu ces doutes ? Est-ce le goût de la solitude, une misanthropie que la rudesse de son corps lui permettait qui rendit son chemin droit ? À deux, était-ce plutôt une pensée forgée par une « philosophie de chambre » comme Thoreau disait, moqueur à propos d'Emerson ? Ou était-ce la description par Thoreau d'une vie organisée pour l'écriture, le choix de s'isoler au bord de Walden deux ou trois jours par semaine pour dénoncer la transformation de la société américaine ?

Le retour à New York fut un soulagement empreint d'une nostalgie de l'envie perdue. Chaque jour était un palier dans leur réinsertion, facilitée par ce petit être niché dans le ventre de Mary. Les premières cellules s'assemblèrent sur les berges de la rivière, à l'ombre des grands arbres centenaires de cette forêt de Virginie, puis se multiplièrent, se différencièrent, comme un ballet de danseurs multicolores à la tâche bien définie. La main devenue rugueuse et épaisse de Boris se posait sur le bas de l'abdomen à la recherche d'une sensation, d'une communication. Les semaines passaient et les premiers mouvements perçus sous une peau tendue renforcèrent leur union. Leur complicité s'exprimait dans chaque regard, chaque geste effectué en cohésion. Les repas partagés, les soirées communautaires, la promiscuité des corps, le dogmatisme régissant l'organisation... ces rêves qui les avaient conduits vers la profonde Virginie devenaient pesants. Lentement, ils s'éloignèrent du groupe, se retirant, le regard fuyant, vers leur coin d'intimité. En novembre 2023, avant le lever du soleil, ils montèrent dans un bus, qui le long de la côte Est, les ramena au cœur de la cité illuminée.

Ce 3 décembre, de violents spasmes avaient réveillé Mary dès deux heures du matin. Boris avait trouvé un petit studio au nord de Manhattan, laissé vacant par

un chercheur de l'université parti un an terminer sa thèse en Europe. Boris était rentré tard le soir du 2 décembre, préparant son retour à la faculté. Mary, patiemment, égrenait le rythme des contractions utérines. À cinq heures, elle réveilla Boris. Le visage blanc, les cernes colorés, les mains crispées sur l'abdomen à la sphéricité parfaite, il comprit tout de suite. Neuf minutes plus tard, les ambulanciers de la FDNY grimpaient les escaliers étroits et, rassurant Mary, la descendirent sur un brancard. Quelle sensation étrange cette eau ruisselante entre les cuisses. Cette douleur qu'elle tentait de contrôler par le rythme respiratoire appris lors des séances de méditation en Virginie.

Depuis quelques jours, une pesanteur alourdisait son ventre, une angoisse nichée au sein de l'estomac. Cette grossesse au cœur des forêts, boire l'eau non traitée de la rivière, négliger le repas du soir, avaler ces plantes sauvages cuisinées par les membres de la communauté. Boris la rassurait. Les pesticides, la pollution, la vie urbaine sont des poisons pour le fœtus. Protégé de de tout ça, l'embryon se construit sereinement, le bébé s'épanouit. Heureusement, ils avaient reçu à peine deux jours plus tôt leur carte d'assurés, la même qu'ils avaient déchirée un an plus tôt, lors de leur départ. L'université où Boris allait reprendre son poste contribuait à une bonne assurance qui couvrirait les frais d'accouchement. Mary avait vu il y a quelques années un reportage sur les fistules obstétricales au Cameroun, sur le calvaire de ces mères dont le travail trop long, non suivi, conduisait à une mutilation si terrible. Et souvent à la mort du bébé. Elle avait laissé des larmes perler sur ses joues roses de femme américaine que la société protégeait malgré tout de la faim, des maladies. Si une césarienne était nécessaire, elle savait que son assurance la couvrirait, que les hôpitaux américains étaient dotés de tous les moyens humains et matériels pour une délivrance sécurisée. Elle aurait préféré une naissance dans l'eau ou à la maison, mais ce matin les douleurs étaient trop fortes pour attendre. La carte d'assurée en poche, c'est avec sérénité qu'elle s'allongea sur le brancard, couverte par le sourire des deux ambulanciers.

Le véhicule rouge, le portail qui s'ouvre, les lumières des néons du couloir... où est Boris ? Le bloc accouchement. Boris doit réaliser les formalités administratives. La douleur est intense. La sage-femme souriante. Puis le reproche. Pas de suivi. Le consentement doit être signé. Ça y est. Le col déjà dilaté à 9 cm. Pas le temps pour la péridurale. Le bébé veut sortir. Elle pousse. Elle cherche de l'air. Elle pousse. Une odeur de sang. Boris est assis à côté d'elle, lui caresse la main. Des mots gentils. Elle lui sourit. Elle se dit qu'elle

n'est pas très jolie depuis quelques jours. Mais il est tellement attendri par la peau tendue luisante de son ventre. Elle ressent une douleur plus violente et la sage-femme la rassure. « La tête est sortie. Un petit chevelu. Et de grands yeux. Je passe l'épaule. Ça y est presque. Poussez Mary ». Un long cri, presque strident. Puis un long silence. Est-ce le pédiatre ? Il s'éloigne, le bébé enroulé dans un drap vert. La sage-femme appuie fermement sur le ventre de Mary. Elle relève la tête. Son regard plonge dans les iris bleus de Boris. « C'est un bonhomme, monsieur, un garçon ». Le timbre de sa voix est irrégulier. Boris sourit. Elle doit être fatiguée. Une nuit de garde et les accouchements qui se succèdent. Il embrasse Mary. « Bienvenue à Alexandre, le bébé au caractère de lion ! »

« Accompagnez-moi monsieur. Vous allez voir votre enfant ». C'est la pédiatre ou peut être une autre sage-femme. Mais Boris a confiance. Un baiser sur le front de Mary et il emboîte le pas de cette femme que la tenue rose rend juvénile. « Vous allez prendre dans vos bras votre petit garçon. Il est en bonne santé, mais il souffre d'une anomalie, monsieur. Asseyez-vous. Votre bébé est amputé des deux mains ».

Un trou noir. Ses yeux bleus s'éteignent. Le vide n'est pas loin. Il se retient en empoignant l'accoudoir de la chaise. Et pourtant quelques secondes plus tard Boris se lève et se dirige vers la couveuse, le pas sûr, le regard fixe, les masséters crispés.

« Bienvenue au monde Alexandre. Notre fils ».

Chapitre 2

Le regard perçant, bleu pur comme un ciel après la pluie, Alexandre semblait dès ses premières heures observer le monde. Ses moignons s'agitaient devant son visage. Une lueur de colère se lisait dans ce regard. Comme une conscience cynique, beaucoup trop précoce.

Le Dr Frederick Jefferson, pédiatre expérimenté, arpentait le service de sa démarche lente, posée, voluptueuse. Ses cheveux gris crépus couvraient mal un crâne trop grand qu'un chapeau ornait lorsqu'il sortait de l'hôpital. Un grand chapeau en feutre, couleur crème, dont le port asymétrique soulignait les yeux rieurs de ce visage mûri par une riche expérience terrestre, une quête de la sagesse. Cette sagesse essentiellement tirée de ses ancêtres, des wolofs de Saint-Louis, parmi les derniers esclaves envoyés en Amérique peu avant 1808. Trop longtemps, ces anciens esclaves avaient courbé le dos, résignés, presque convaincus d'une hiérarchie humaine. Mais au fond des huttes en bois, le soir, rassemblés autour de quelques bûches, ils entretenaient l'esprit des villages du Sénégal, des conseils de sages où l'individu livre ses réflexions pour le bien de la communauté. Cette Afrique des sages se transmettait aux enfants et, libérés de la chape esclavagiste, elle leur apporta une force apaisée, celle qui leur permettrait d'étudier, de trouver une place dans la société américaine, malgré les brimades qui ponctuaient leur quotidien.

« Docteur Jefferson, vous allez l'air bien soucieux ce matin ? » Ashley était puéricultrice dans le service des nourrissons depuis sept ans. Petite, énergique, toujours souriante, le pédiatre s'appuyait sur elle pour s'occuper des bébés les plus fragiles. Elle consacrait sa vie à ce métier. Elle dévouait ses soirées à des formations ou à la lecture des revues de puériculture auxquelles elle s'était abonnée dès ses études terminées. Le pédiatre pencha la tête, dévoilant ce regard qui témoignait chez lui de pensées complexes. Il avait examiné le bébé né sans mains ce matin et de nombreuses questions l'assaillaient.

L'origine de cette malformation, il savait. Une maladie des brides amniotiques pouvait provoquer des amputations franches de doigts, voire d'une main. Ces très fines cordelettes qui flottent dans le liquide amniotique comme des algues dans l'océan et qui vont s'accrocher, s'enrouler, serrer le membre jusqu'à

l'asphyxier comme une pieuvre enserre sa proie. Et c'est l'ischémie précoce, la nécrose et l'amputation. On retrouve même parfois un doigt lors de l'accouchement. Noir, quasi fossilisé. La particularité chez ce bébé c'était l'absence d'autres atteintes, en particulier au niveau des pieds. Il avait immédiatement contacté le Dr Kogino, spécialiste de la chirurgie de la main de l'enfant et auteur d'un livre de référence ainsi que de nombreuses publications dans les revues internationales. Comment en 2023 une grossesse pouvait-elle ne pas être suivie ? Pas d'échographie, aucune consultation gynécologique, pourquoi ? Quel serait l'avenir de cet enfant ? Sans les mains, amputé d'un sens, privé de préhension ? Cette main, l'organe essentiel qui a fait de l'homme ce drôle de petit mammifère doué de dignité, disait un paléontologue français, Yves Coppens.

Mais ce qui intriguait plus Frederick Jefferson c'était le regard de ce bébé, Alexandre. Une sensation étrange, presque un malaise, face à ce regard profond quasiment adulte. Des yeux qui évaluaient le personnel, qui semblaient supplier sans toutefois se livrer lorsqu'il l'examinait. Il cherchait dans sa longue expérience de pédiatre en néonatalogie un cas similaire. Au fond de lui, il pensait avoir déjà vécu une sensation analogue, mais quand ? Peut-être au cours d'une mission en Afrique ? Il partait une fois par an soigner dans des hôpitaux de l'Afrique de l'Est. Ces voyages avaient considérablement enrichi son expérience clinique lorsque, sans autres examens que ses sens, il devait poser un diagnostic. La médecine qui écoute, examine, palpe, réfléchit, que les milliers de cas étudiés chaque jour fait progresser. Le bon sens, la logique médicale, que Jefferson cherchait à développer chez ses étudiants. Scruter chaque geste, chaque attitude, toucher chaque parcelle du corps. Dépister dans le regard les trémulations d'une vie.

Il reprit sa marche dans le couloir du service. La cadence chaloupée de ces gestes reflétait son aspiration à analyser chaque situation, à évaluer l'impact d'un mot, d'une décision. Ce soir, il demanderait l'avis des anciens, ceux qui entretenaient la tradition orale de l'expérience africaine, de ces mythes et légendes que 300 000 années d'homo sapiens sur le continent ont tissés.

Le docteur Kogino se présenta à l'entrée du service aux alentours de 11 heures. De petite taille, les joues et hanches rebondies, les lunettes abaissées sur le dos du nez, le calot coloré serré sur le crâne, il s'avança dans le couloir, entouré par quatre étudiants avançant à pas cadencé. Jefferson sourit. Il se